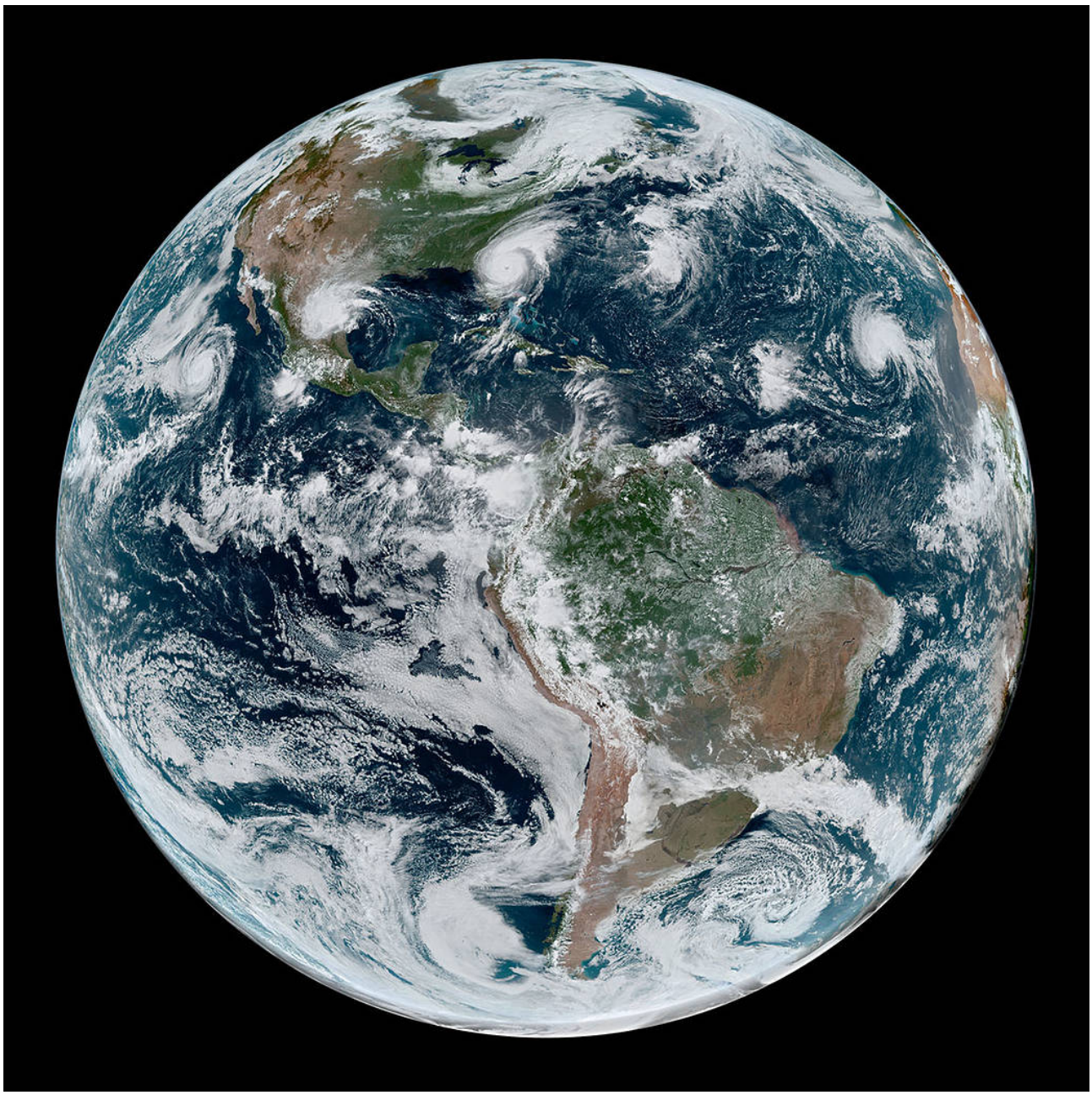
LIGNE CLASSIQUE

Biosphère

01 - 2020

ÉTUDE

Pour former et posséder le concept de Biosphère, il a fallu le matérialisme dialectique dans toute sa longue chaîne historique. Dans le même sens, pour le comprendre et l'assumer de manière conséquente, il faut assimiler le matérialisme dialectique. C'est là une grande exigence de notre époque. Nous proposons ici de comprendre pourquoi.



La Biosphère n'est pas un concept annexe du matérialisme dialectique. Tout au contraire, c'en est un élément constitutif, central et incontournable. L'assimiler permet de comprendre correctement tout à la fois les enjeux écologiques de notre époque et par suite, le caractère inéluctable du communisme comme étape supérieure du développement non seulement de l'Humanité, mais de la vie même sur notre planète.

Commençons par l'évidence. Face à ce que nous appelons la « nature », il est manifeste que les contradictions s'accumulent. Le capitalisme toutefois ne les a pas en soi créées. Tout notre rapport actuel à la « nature » vient en fait de l'histoire même de l'Humanité. Le travail et l'organisation toujours plus poussée des forces productives ont déterminé à chaque étape historique les termes de ce rapport sous la forme des sociétés et des cultures qui se sont ainsi constituées. De ce fait, des choses comme l'idée que des « forces », des « dieux », élevaient des règles au-dessus ou au-delà des capacités humaines, et qu'une lutte à la fois tragique et héroïque poussait l'Humanité à accomplir comme « destin » une « sortie de la nature » en forme de libération, de domination en fait, se sont ancrées très profondément dans les cultures qui ont partout accompagné ce mouvement, de façon variée et inégale.

Dans notre pays, on peut voir par exemple la formation de la pensée stoïcienne, néo-platonicienne sous expression catholique, puis cartésienne et sécularisée comme autant d'étapes s'ajoutant, complétant, complexifiant toujours plus les efforts de compréhension intellectuelle de cette dynamique, mais de manière incomplète ou erronée.
Le capitalisme dans ces diverses phases a poussé cet élan dans ses limites avant de voir s'accumuler les catastrophes écologiques comme reflet de ses agressions toujours plus inouïes contre l'environnement. A mesure que s'élève la compréhension du fonctionnement de la vie, ces agressions prennent un tour de moins en moins acceptables sur le plan sensible ou même intellectuel. Et surtout, à mesure que se répètent, comme des coups de butoirs, les catastrophes et les dégradations de tous ordres, il devient manifeste que cela n'est plus gérable, que

d'ailleurs ce ne peut pas être simplement une question de gestion, que le cadre même est ce qui pose et nourrit le problème. Emerge alors la question de l'organisation, du changement de cadre. Et cette question est aussi d'ordre culturel.

Le sol se dérobe inévitablement sous les pieds des partisans du capitalisme. Sur le plan général, ils ne peuvent pas affronter ces catastrophes, qui sont appelées à se répéter, toujours plus souvent et toujours plus fort. Implacablement. Ces dernières montrent symétriquement toujours plus la validité du concept de Biosphère, que les capitalistes comprennent de loin, mais ne peuvent pas assumer. Parce que cela engagerait à dynamiter le capitalisme jusque dans ses ressorts les plus fondamentaux. Et même au-delà, cela engage vers une transformation culturelle que le capitalisme comme cadre d'organisation est tout simplement incapable de porter. Il ne peut que se ratatiner sur le présent et sur le particulier, refusant de penser l'avenir et le général.

Alors face au vertige de la prise de conscience, les capitalistes vont à la fuite en avant, avec ou sans « transitions » de ceci ou de cela, avec ou sans « développement durable » et autres « changement global », « adaptations » ou « résiliences ». L'inévitable changement ne pourra venir d'eux et donc, toutes les tentatives pour « alerter » ou « faire prendre conscience » aux dirigeants des Etats ou des grandes entreprises capitalistes sont vaines et vouées à l'échec. On ne peut esquiver la lutte : il faut choisir un camp et affuter des positions idéologiques claires, marquées et libératrices. C'est une voie nécessaire. Vitale.

La tendance à paniquer et à vouloir « raisonner » le capitalisme est forte toutefois, et il ne faut pas la sous-estimer. Elle prend appui sur toute l'épaisseur historique accumulée, qui offre le reflet, mal compris en ce sens, d'une Humanité laborieuse, qui disposerait comme base d'un « jadis » confus ou d'un « autre » fantasmé, soi-disant plus « raisonnable » ou « équilibré ». Tout cela nourrit faussement la possibilité d'en « revenir » à un état des choses où les contradictions étaient plus lointaines ou pourraient sembler plus « gérables ». C'est le sens même de la réaction. Celle-ci

perçoit une vengeance de la nature, mais en lui donnant une allure irrationnelle, sous la forme d'un « ordre traditionnel » avec lequel il faudrait renouer, en sacrifiant quelque chose : les machines, le confort moderne, la modernité même peut-être, et bien sûr une partie de l'Humanité.

Mais comme aucun retour en arrière n'est possible, toutes ces chimères réactionnaires ne peuvent que se souder à la fuite en avant capitaliste, prête à offrir ou ménager des places préservées, « survivalistes » pour les uns ou « durables » pour d'autres, du moins à qui le pourra, au prix d'aller toujours plus loin dans la ségrégation généralisée et l'effondrement décadent.

On doit alors comprendre que la seule issue, l'inévitable issue, nécessaire parce que portée par le mouvement même de la vie, est de dépasser cette tragédie de la rupture nature/culture à laquelle le capitalisme de notre époque a donné un tour dramatique. Il faut aussi comprendre que ce face à face rattrape de toute façon toutes les sociétés humaines engagées dans la production collective par la division du travail. Peu importe les formes culturelles qu'elles se sont donnés ou le degré de développement relatif atteint. Un intellectuel contemporain de grande envergure comme Philippe Descola a bien saisi cela par exemple, mais il ne parvient pas toutefois à relier cette diversité et à dépasser son propre cadre d'analyse.

Pour nous, il faut clairement dire que le capitalisme mondialisé a été une nécessité historique, et que son développement a permis d'atteindre un niveau supérieur de compréhension. Toute l'Humanité y est désormais confrontée d'une manière ou d'une autre mais toutefois d'une manière inégale. La difficulté est là bien sûr.

L'apport intellectuel du matérialisme dialectique formé en Union Soviétique a ici été déterminant. C'est dans ce cadre que le concept de Biosphère a été formé. Cela a aussi son importance. Il nous faut ici assumer, pour le prolonger, cet héritage et ce que nous devons de ce point de vue au grand savant Vladimir Vernadski. Mais cet

héritage nous devons aussi le mettre en discussion et le corriger en vue de le perfectionner.

L'époque tragique que nous traversons ne doit donc pas nous laisser désespérés. Les communistes authentiques, formés à la compréhension approfondie du matérialisme dialectique savent qu'une route lumineuse s'ouvre devant nous. La nature se venge certes, et nous en payons le prix. Cela ira en s'empirant jusqu'à la rupture révolutionnaire.

Mais ce sentiment tragique n'a aussi de sens que dans la perspective matérialiste historique de notre époque. Tournant nos yeux vers l'avenir, nous devons voir que nous allons à l'harmonie, à la fusion de la culture et de la nature, et à la rencontre entre la nature et la culture. Synthèse, symbiose, voilà le vocabulaire du matérialisme dialectique qui a donné à toute l'Humanité le concept de Biophère, affirmant l'unité de la matière au sein de notre planète comme un élément constitutif de systèmes supérieurs : notre système stellaire, notre galaxie et au-delà, le cosmos, l'univers.

Ce qui se joue pour nous, c'est la formulation d'un nouvel humanisme sensible, symbiotique et collectiviste : communiste pour tout dire.

C'est à cela que permet d'aller l'assimilation du sujet que nous nous proposons ici d'étudier sous différents rapports pour se former, se transformer de manière approfondie et prolongée :

Biosphère

FORMATION

(1) LE PRINCIPE : LA MATIÈRE EN MOUVEMENT.

La matière va au communisme : c'est le noyau idéologique véritable du matérialisme dialectique. Étant donné que la matière – qui est infinie et éternelle – se meut sans arrêt et dans la forme d'une spirale, à travers des sauts qualitatifs, elle avance de plus en plus en termes de complexité et d'organisation. Le communisme est le mouvement vers toujours plus de coordination, d'interrelation, d'interpénétration, de processus profonds de combinaisons.

C'est le principe de la synthèse. L'Humanité a joué un rôle important ici dans la transformation de la biosphère, c'est-à-dire de la Terre comme système vivant, en

ce qu'elle a modifié les conditions de manière importante. Le problème est ici d'avoir une compréhension correcte du développement inégal.

Est-ce que l'Humanité est d'une nature spéciale, étant la seule partie de la matière vivante à avoir une valeur véritable ?

Ou est-ce que l'humanité est la partie d'un processus général de la matière, en particulier de la matière vivante ?

Les communistes de l'Union Soviétique ont considéré que l'Humanité était l'expression d'une rupture dans le développement de la nature; seule l'Humanité, comme meilleure expression de l'évolution, devrait être prise en compte. Ce point de vue anthropocentrique était commun à Staline, Maxime Gorki, Vladimir Vernadsky ou Ivan Mitchourine. Une fameuse citation d'Ivan Mitchourine résume cela de la manière suivante:

«Nous ne pouvons pas attendre les faveurs de la Nature. Les lui prendre – c'est notre tâche.»

Nous ne pouvons pas accepter ce point de vue, qui est l'expression seulement de l'arriération de l'Union Soviétique dans l'agriculture, avec un important secteur étant autonome du plan socialiste général – les kolkhozes – ou même indépendant, comme la petite production (qui était anecdotique mais jouait encore un rôle important dans la production de l'alimentation).

Pourquoi cela ? Parce qu'il n'y a pas de raison de séparer l'Humanité en tant que matière vivante du processus général de la matière en développement. Faire cela – ce que nous devrions qualifier d'anthropocentrique – n'est pas conforme au matérialisme dialectique. Il est de signification historique que Staline, Maxime Gorki, Vladimir Vernadsky, Ivan Mitchourine, ont tous souligné la nécessité de voir les choses en termes de système, mais, précisément sur ce point particulier, sont

allés dans le sens d'une conception d'une Humanité comme séparée, ce qui est en contradiction avec toutes leurs propres conceptions.

Mao Zedong est celui qui a compris cela. En ce sens, il n'est absolument pas en contradiction avec Staline (ou Maxime Gorki, Vladimir Vernadsky, Ivan Mitchourine). Il prolonge le matérialisme dialectique, comprenant le besoin de voir de meilleure manière comment la matière se développe elle-même.

C'est exactement pourquoi il a rejeté le concept de «négation de la négation». Ce concept donne la fausse impression qu'il serait possible de séparer des stades d'autres stades dans un processus qui, en réalité, est d'un type qu'on doit définir comme multiforme. La Grande Révolution Culturelle Prolétarienne avait, en fait, une fonction: généraliser la conception selon laquelle rien n'est indivisible, que tous les processus sont dialectiques et qu'ainsi chaque personne doit avoir un point de vue matérialiste dialectique dans chaque domaine.

Cela fut déjà formulé en URSS, mais là les domaines étaient séparés, tandis que Mao Zedong a unifié tous ces domaines dans ce que nous pouvons appeler une cosmologie, une compréhension directe de la substance de l'Univers, qui doit être pris comme un, et un seul, sans stades, domaines, etc.

Bien entendu, il est plus simple de définir des stades et des domaines, mais cela ne peut être que descriptif ; le socialisme est vraiment un stade suivant le capitalisme, mais il n'est pas négation de la négation (le capitalisme niant le féodalisme), parce que quelque chose comme un stade ancrerait le mouvement qui, en fait, ne s'arrête jamais.

C'est pourquoi nous devons considérer que la matière se développe dans un processus général, que la matière vivante est un processus dialectique qui, en tant que tel, dispose d'une dignité. De la même manière qu'il est absurde de briser des atomes pour produire de l'énergie – alors que la Nature a utilisé le mouvement dialectique pour produire des sauts qualitatifs pour fusionner des atomes – il est absurde de détruire de la matière vivante qui consiste en le développement dialectique produit par la Nature.

Bien sûr, ce que nous appelons ici Nature est l'Univers lui-même ; il n'y a pas de différence entre la Nature et l'Univers, et c'est également la seule chose qui existe, en tant que substance unifiée, comme processus unifié de toute la matière. C'est le véritable monisme, c'est le vrai athéisme, c'est ce qu'explique le matérialisme dialectique.

(2) LE CONCEPT : LA BIOSPHÈRE.

Le minéralogiste et chimiste russo-ukrainien Vladimir Vernadsky est une grande figure de notre temps. Il a le premier donné naissance au principe de l'écologie.

Il a le premier affirmé que sur la planète Terre, tous les phénomènes existant étaient reliés, et dans son ouvrage La Biosphère publié en 1926, il aborde l'ensemble des questions écologiques qui nous intéressent aujourd'hui.

Connaître les thèses de Vernadsky est donc essentiel pour comprendre l'écologie et ce qui se passe sur notre planète.

Voyons ici quelles sont les thèses de celui qui écrivait dans ses carnets, juste avant sa mort le 6 janvier 1945 :

« Je suis préparé à quitter cette vie, je n'ai pas peur.
Je me désintégrerai juste dans des molécules et des
atomes. Ceux-ci seront probablement transformés
dans une autre forme de matière vivante. »

Cela renvoie à ce qu'il écrivait déjà en 1926, dans son ouvrage **La Biosphère** :

« Lors de la mort, de sa vie et de sa destruction, l'organisme restitue à la biosphère ses atomes et les lui reprend incessamment, mais la matière vivante pénétrée de vie puise toujours sa genèse au sein de la vie elle-même. »

Le concept de Biosphère tel que Vernadsky le formule se décline selon cinq aspects à connaître et à assimiler.

1. Les êtres vivants n'existent que par leur environnement : Vernadsky rejette la conception religieuse comme quoi l'humanité serait apparue « d'un coup ». Mais il rejette autant la conception fausse selon lui affirmant que la vie serait née « par hasard ». Il considère en effet qu'il faut être matérialiste et que la vie n'est pas apparue « par hasard » mais comme fruit d'un long processus relevant de la matière. Et comme la matière est celle sur la planète Terre, alors il y a nécessairement un lien, que Vernadsky tente justement de comprendre.

« La vie n'est pas un phénomène extérieur ou accidentel à la surface terrestre. Elle est liée d'un lien étroit à la structure de l'écorce terrestre, fait partie de son mécanisme et y remplit des fonctions de première importance, nécessaires à l'existence même de ce mécanisme. Toute la vie, toute la matière vivante peut être envisagée comme un ensemble dans le mécanisme de la biosphère. »

Le point de départ de la vie, selon Vernadsky, réside dans l'influence du soleil. Ce dernier fournit une énergie essentielle à la vie, ce que nous savons bien aujourd'hui. Vernadsky constate ce qui nous apparaît comme une évidence à notre époque : la végétation verte, qui utilise les rayons du soleil et porte la chlorophylle, est l'élément de base de la vie. Donc pour lui, la matière vivante d'aujourd'hui possède un lien fort avec celle d'hier, il se trouve ainsi que les conditions globales du milieu terrestre ont toujours été favorable à l'existence de la vie.

Vernadsky rejette l'idéalisme et ses formes (la religion notamment) et également le scepticisme qui prétend que l'on ne peut connaître le monde. Dès lors Vernadsky fait œuvre de matérialisme pour comprendre le monde et son fonctionnement tout en imaginant la beauté du globe vue du cosmos (nous sommes en 1926), ses interactions et sa fragilité.

2. La vie triomphe de manière inévitable : Vernadsky constate donc que la vie envahit tout. Si jamais un espace n'était pas occupé par la vie, celle-ci envahirait cet espace, à moins qu'on ne l'en empêche.

Nous connaissons cela avec l'expression « envahie par les mauvaises herbes » ou encore l'image de l'herbe réussissant malgré tout à pousser à travers un univers bétonné. Comme le dit Vernadsky, « la vie reprend ses droits ».
Il souligne :

« dès que l'homme cesse de dépenser des forces et des ressources pour défendre ses édifices… Ceux-ci sont aussitôt étouffés par une masse d'organisme verts ».

Malheureusement, il faut bien constater que, depuis Vernadsky, la vie perd en fait du terrain en raison de l'activité humaine. Cela ne veut pas dire que l'activité humaine soit négative en soi. Elle pourrait avoir d'autres résultats. C'est une question de choix, de choix d'activité, car, en fait, la vie en général exerce une activité, activité qui a un impact chimique.

« La diffusion de la matière vivante à la surface de la planète est aussi la manifestation de son énergie : c'est un mouvement inévitable, déterminé par les nouveaux organismes provenant de la multiplication, qui occupent des places nouvelles dans la biosphère.Cette diffusion est, en premier lieu, la manifestation de l'énergie autonome de la vie dans la biosphère, énergie qui se fait connaître par le travail que la vie effectue, transportant les éléments chimiques et créant de nouveaux corps de ces éléments. »

La nature obéit aux lois de la dialectique. La nature est à comprendre « comme un état de mouvement et de changements perpétuels », où « toujours quelque chose naît et se développe, où (toujours) quelque chose se désagrège et disparaît ».

3. L'idéologie de domination est anti-naturelle. Mais comment se présente le développement de la vie sur la Terre ? Vernadsky répond aisément à cette question : la preuve de la vie, c'est la respiration, mais aussi la multiplication des individus, qui dépend de la capacité à respirer bien entendu. Théoriquement, cette multiplication pourrait être sans limite mais, en pratique, les conditions concrètes (dont les gaz nécessaires à la vie) font que chaque espèce atteint une dimension maximale.

Cet aspect est très important car si le capitalisme refuse le principe de « biosphère », c'est également pour cette raison. Selon l'idéologie capitaliste, les individus sont en concurrence, les espèces sont en concurrence. Il n'y a pas harmonie mais conflits.
La haine contre certains animaux (les rats notamment), tout comme la chasse et la vivisection, sont justifiées par cette idéologie faisant des êtres vivants non humains non pas des partenaires mais des ennemis dans la bataille pour la suprématie.

On retrouve bien ce principe de domination dans l'expression « envahie par la végétation », comme si la végétation était une ennemie, ou évidemment dans les « jardins à la française » où la végétation est taillée de telle manière à avoir des formes géométriques, symbole de la « supériorité » humaine.

Pourtant ce combat de ce que la philosophie bourgeoisie nomme la « culture », en opposition à la « nature », est bien entendu perdu par avance. Si l'on ne comprend pas cela, on ne peut pas assumer l'écologie. La destruction de la forêt amazonienne afin de produire des aliments pour des animaux qui seront « transformés » en burgers a un impact écologique catastrophique, justement en raison de cette idéologie de domination.

Ou bien l'on comprend le principe de la biosphère, et on agit de manière matérialiste, ou bien on dérègle les principes harmonieux de la planète et on amène la catastrophe. C'est un aspect essentiel de la contradiction entre l'ancien, le mode de production capitaliste, et le nouveau, le communisme comme mouvement abolissant l'ordre des choses existant en résolvant les contradictions.

Les capitalistes ne voient les plantes vertes au mieux que comme quelque chose d'utilitaire. Ils sont incapables de leur attribuer une valeur en soi, en tant que source de la vie. En fait, tant qu'il n'y a pas de crise, « tout va bien » selon eux, et ils ne sauraient résoudre aucun problème écologique puisqu'ils ne voient la réalité que comme quelque chose à soumettre, à transformer pour la réalisation de marchandises, celles-ci étant source de profits.

Ils ne comprennent pas la planète comme une biosphère, comme un tout interdépendant. Vernadsky explique au contraire qu'un lien étroit rattache tous les phénomènes de la vie à l'échelle de la biosphère.

Ou comme l'a expliqué Friedrich Engels :

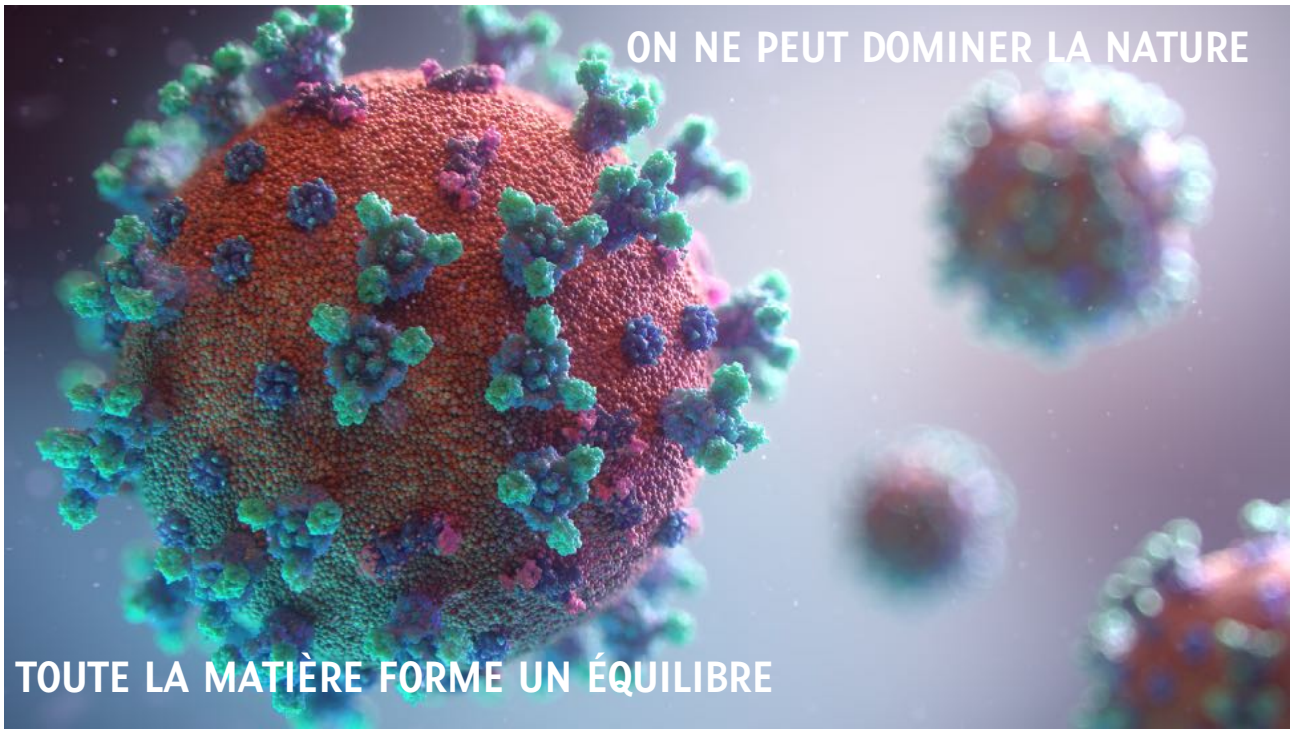
« Cependant, ne nous flattons pas trop de nos victoires sur la nature. Elle se venge sur nous de chacune d'elles. Chaque victoire a certes en premier lieu les conséquences que nous avons escomptées, mais en second et en troisième lieu, elle a des effets tout différents, imprévus, qui ne détruisent que trop souvent ces premières conséquences.

Les peuples qui, en Mésopotamie, en Grèce, en Asie mineure et autres lieux essartaient les forêts pour gagner de la terre arable, étaient loin de s'attendre à jeter par là les bases de l'actuelle désolation de ces pays, en détruisant avec les forêts les centres d'accumulation et de conservation de l'humidité (…).

En fait, nous apprenons chaque jour à comprendre plus correctement ces lois et à connaître les conséquences plus proches ou plus lointaines de nos interventions dans le cours normal des choses de la nature. Depuis les énormes progrès des sciences de la nature au cours de ce siècle, nous sommes de plus en plus à même de connaître les conséquences naturelles lointaines, tout au moins de nos actions les plus courantes dans le domaine de la production, et, par suite, d'apprendre à les maîtriser.

Mais plus il en sera ainsi, plus les êtres humains non seulement sentiront, mais sauront à nouveau qu'ils ne font qu'un avec la nature et plus deviendra impossible cette idée absurde et contre nature d'une opposition entre l'esprit et la matière, l'être humain et la nature, l'âme et le corps, idée qui s'est répandue en Europe depuis le déclin de l'antiquité classique et qui a connu avec le christianisme son développement le plus élevé. »

(Le rôle du travail dans la transformation du singe en être humain).



4. Les êtres vivants sont de la matière et donc une composante de la biosphère.

Les matérialistes considèrent que les êtres vivants sont de la matière pensante, ou plutôt de la « matière vivante » puisqu'il faut intégrer les végétaux, les rivières, fleuves, etc. Voilà pourquoi, puisque sur la planète tout est matière, forcément, en tant que matière, nous avons un impact dans l'équilibre écologique de la biosphère.

Vernadsky explique au sujet de la matière vivante :

« Cette masse de matière est toujours à l'état de mouvement : elle se décompose et se forme à nouveau, principalement, non par sa croissance, mais par sa multiplication. Des générations naissent dans des intervalles qui varient entre des dizaines de minutes et des centaines d'années. Elles renouvellent la matière englobée par la vie. La matière, qui existe

de fait à chaque moment donné, ne constitue qu'une part insignifiante de celle créée en un an, car des quantités énormes se créent et se décomposent, même en l'espace de 24 heures. »

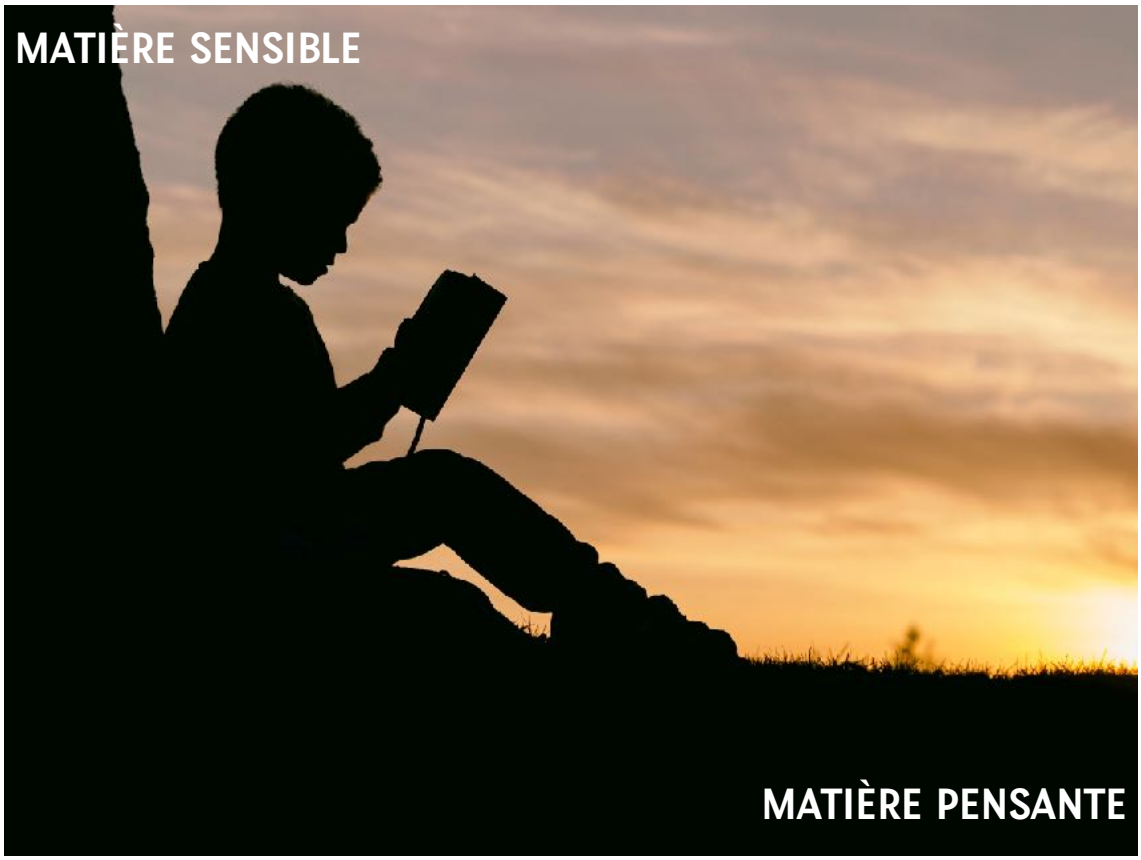
5. L'océan a une importance essentielle. Vernadsky constate enfin que l'océan occupe la majeure partie de la planète. Il constate également que les plantes vertes existent naturellement dans l'océan, sous des formes adaptées aux conditions concrètes bien évidemment.

Les cyanobactéries – appelées aussi « algues bleues » – sont apparues il y a environ 3,8 milliards d'années et ont joué un grand rôle dans le développement de l'oxygène sur terre (les bactéries fixant le CO2 et libérant de l'O2), lors de la période appelée la « Grande Oxydation » il y a 2,4 milliards d'années. Cette période a permis à l'oxygène de se développer dans l'atmosphère. Aujourd'hui encore, 80% de l'oxygène est fourni par le phytoplancton. Le phytoplancton ne représente que 1 % de la biomasse d'organismes photosynthétiques sur la planète, mais assure environ 45 % de la production primaire (fixation du carbone minéral – CO2 – en carbone organique) !

Cette importance de l'océan, nous ne faisons que la redécouvrir. La Terre est une planète bleue, mais jusqu'à présent l'humanité n'a eu de considération que pour les continents, n'accordant qu'une valeur « utilitaire » à l'océan. Une erreur énorme, comme on peut le voir avec le réchauffement climatique. Perte du plancton, acidification de la mer, destruction d'espèces, catastrophes naturelles : l'océan qui était un système harmonieux se retrouve désorganisé et c'est la crise.

Ainsi, un tiers de la production de CO2 créée par les activités humaines est absorbé par l'océan, créant un déséquilibre du rapport entre l'océan et l'atmosphère et amenant l'océan à être plus acide, ce qui a des conséquences très graves pour la vie qui a besoin de conditions très particulières pour exister. Pareillement, si la « surpêche » est en cause dans la disparition de nombreuses espèces de poissons, c'est également la disparition du plancton qui est en cause.

Mais le problème est global. Pour avancer réellement, il faut comprendre que la vie n'existe qu'avec le bleu de l'océan et le vert de la végétation. L'humanité n'existe pas en tant que rupture avec la biosphère, mais en tant que son prolongement !



(3) LES VALEURS : SENSATION, EMPATHIE ET COMPASSION

D'où vient la sensation ? Une telle question est une erreur typique, le produit des approches féodale et bourgeoise, qui séparent le cerveau et le corps. La conception féodale les sépare totalement, tandis que la voie bourgeoise les relie d'une manière tourmentée.

Les deux considèrent que la question de la sensation est relié au corps, à l'interprétation du corps par le cerveau. Un sentiment, une sensation, ne peut pas exister en soi ; cela n'a une existence que dans le cas d'une interprétation par un individu. La raison de cet anthropocentrisme réside dans la métaphysique.

Pour la conception féodale, l'esprit doit quitter le corps et rejoindre l'origine du monde, Dieu, qui est immatériel. Pour la conception bourgeoise, nous ne pouvons pas expliquer l'origine du monde, de sorte que nous devrions nous limiter à l'élaboration d'une théorie sur les relations que nous faisons avec la réalité. La vie est vue à travers les individus, à travers leurs rapports. Il n'y a pas de monde, pas de nature, seulement un monde, une nature existant dans la mesure où nous avons une relation avec eux.

Cette conception était nécessaire à la bourgeoise pour justifier l'existence du capitaliste, qui est un individu agissant par sa propre compréhension de sa réalité environnante. Le protestantisme est ici la principale construction idéologique de cette approche. Aujourd'hui, l'existentialisme et toutes les variantes post-modernes qui existent soutiennent une version terroriste de cet égoïsme, de cette vision du monde basée uniquement sur les individus.

Par conséquent, dans l'histoire de la science dominée par la bourgeoisie, il a toujours été considéré que les animaux ne connaissent pas la douleur. Ils sont considérés comme de simples mécanismes, par René Descartes et Nicolas Malebranche notamment, sans « conscience ». Bien entendu, cette conception fausse

s'est avérée de plus en plus erronée, par l'affirmation de la pensée démocratique et socialiste. Un événement historique majeur ici est lorsque, le 10 décembre 1907, dans une agitation suite à une dissection d'un chien brun vivant, à Londres, 1000 étudiants en médecine ont défilé dans le centre de Londres en agitant des effigies d'un chien brun sur des bâtons, justifiant et promouvant la vivisection, attaquant pour cette raison les suffragettes et les syndicalistes qui luttaient contre la vivisection. Deux conceptions du monde luttaient.

Aujourd'hui, la sensation des animaux de compagnie est reconnue, mais ils sont toujours maltraités ; la sensation de vertébrés est également reconnue, mais ils sont considérés comme d'intérêt mineur. En outre, la sensation des poissons et des invertébrés est ouvertement niée, au nom du système nerveux et du cerveau, dans une conception anthropocentrique. Au contraire, le matérialisme dialectique relie la matière vivante à la sensation.

Dans Matérialisme et empirio-criticisme, Lénine traite de cette question parmi d'autres, et nous rappelle cette importante question :

« Il reste encore à étudier et à étudier de nouveau comment la matière qui n'est prétendument douée d'aucune sensibilité se lie à une autre matière, composée des mêmes atomes (ou électrons) et pourvue en même temps de la faculté très nette de sentir. Le matérialisme pose clairement cette question encore irrésolue, incitant par là même à sa solution et à de nouvelles recherches expérimentales. »

Lénine dit aussi que nous avons certainement à aller dans le sens de considérer que, dans la fondation de la structure de la matière, nous pouvons supposer l'existence d'une faculté semblable à la sensation, comme Denis Diderot l'a fait. Et en effet, la compassion et l'empathie sont une preuve de cela.

La conception matérialiste dialectique est que le cerveau reflète la réalité : ce que nous pensons est un écho.

Mais, si René Descartes et Emmanuel Kant ont raison, si chaque individu est comme entouré par une muraille de Chine, comment est-il possible de ressentir ce que quelqu'un ce que quelqu'un d'autre sent ? Comment sont possibles la compassion et l'empathie ?

Ce n'est possible que parce que la matière vivante connaît les sensations ; les sensations sont liées au principe de l'écho, du mouvement de la matière. C'est pourquoi une révolution peut se produire : les masses ont synthétisé, à différents niveaux, la même vision du monde, qui correspond à la réalité.

La révolution se produit au niveau général, la compassion et l'empathie au niveau individuel, mais leur fondement est le fait que la matière et la sensation ne peuvent être séparées. La matière vivante est donc au cœur du matérialisme dialectique, car c'est une forme développée de la matière, une direction qui correspond à l'auto-mouvement de la matière elle-même vers davantage de complexité.

TRANSFORMATION

Assumer le lien sensible qui relie le vivant a une dimension à la fois personnelle et globale. Concentrons-nous ici sur le premier aspect pour mieux le saisir. Si on comprend bien le concept de Biosphère, on saisit rapidement ce que cela implique dans notre vie quotidienne.

Par exemple, il est impossible de saisir ce concept et de ne pas aller au véganisme. Cela relève d'une démarche révolutionnaire incontournable sur le plan de la discipline. Ce qui compte ici, c'est de s'engager sur cette voie, pour développer sa compréhension, parce que le matérialisme dialectique nous enseigne que la pratique nourrit la théorie et inversement.

Cela veut dire aussi que la transformation personnelle vers le véganisme n'est donc pas une question individuelle. En soi, cela ne suffit pas. La personne qui s'engage dans cette démarche sans développer une compréhension théorique de haut niveau, sans adopter une ligne idéologique marquée et collective va forcément à l'échec.

Les personnes qui s'engagent par exemple de manière individuelle dans le véganisme, en refusant ou en laissant de côté toute volonté politique, toute réflexion théorique ou idéologique se heurtent quand même à l'exigence révolutionnaire. Qu'on le veuille ou non, le véganisme est une démarche révolutionnaire qui souligne les contradictions du cadre capitaliste. Et cela a des conséquences inévitable. On ne peut tenir cet engagement sans comprendre qu'il s'agit nécessairement d'une lutte. La mise en place par l'Etat de la cellule de gendarmerie « Demeter » dédiée uniquement à la répression des activistes vegans et de la cause animale est significatif de cet aspect des choses.

Dans le même ordre d'idées, il faut ici aussi souligner la vanité que représente le véganisme dans une perspective post-moderne. De quoi est-il question par cela ?

D'une mauvaise compréhension de la pratique du véganisme. Ce que nous appelons « post-moderne » ici relève de cette démarche qui se centre sur l'individu et son supposé « libre-arbitre ». Le véganisme post-moderne voit deux choses : la nature et l'individu. Mais les deux ne sont pas symbiotiques. Ils vivent en commun en quelque sorte, et dans une perspective totalement bourgeoise, sous la forme d'une aventure ou d'une entreprise d'abord individuelle.

Cette démarche est bourgeoise au point que cette forme de véganisme produit un marché du véganisme, avec toute une culture centré sur l'individu et sa petite communauté de gens « dans le coup », avec ses codes, ses produits phares etc. Non pas que le rassemblement communautaire soit une mauvaise chose en soi, mais il faut prêter une attention significative à la perspective, pour ne pas épuiser la démarche dans une logique purement marchande et individualiste au bout du compte.

Plus grave encore, le véganisme post-moderne, aveugle sur le processus de marchandisation, est aussi incapable de se dresser face à l'Etat et aux grandes entreprises capitalistes. Une fois constitué un petit marché communautaire, le boulot est fait en quelque sorte. Pour le reste, c'est à la société qu'il faut s'attaquer. Et sur ce plan, les végans post-modernes sont en revanche très agressifs.

Toute leur démarche consiste à voir dans la société en elle-même le mal. C'est la société qui empêcherait le développement du véganisme, parce que c'est son existence, à travers ses normes et ses codes, qui entraverait le développement de l'individu. Au bout du compte, il y a le refus de toute discipline, de tout ce qui ne serait pas d'abord centré sur l'individu et sa volonté propre qu'il faudrait libérer de tout. Même la biologie ou le fait de dire que l'Humanité est un prolongement de la biosphère sont des choses insupportables pour ce type de personne. Elles ne sont pas véganes de manière révolutionnaire et collective, assumant la biosphère. Elles sont véganes « par choix » personnel et c'est cela qu'il s'agit d'imposer à la société, sous la forme d'un terrorisme individualiste et anti-démocratique.

D'où toute l'importance d'une démarche matérialiste dialectique, qui seule permet à la fois de saisir correctement le concept théorique de la biosphère et de développer une pratique personnelle vers le véganisme dans une perspective authentiquement collectiviste et révolutionnaire.

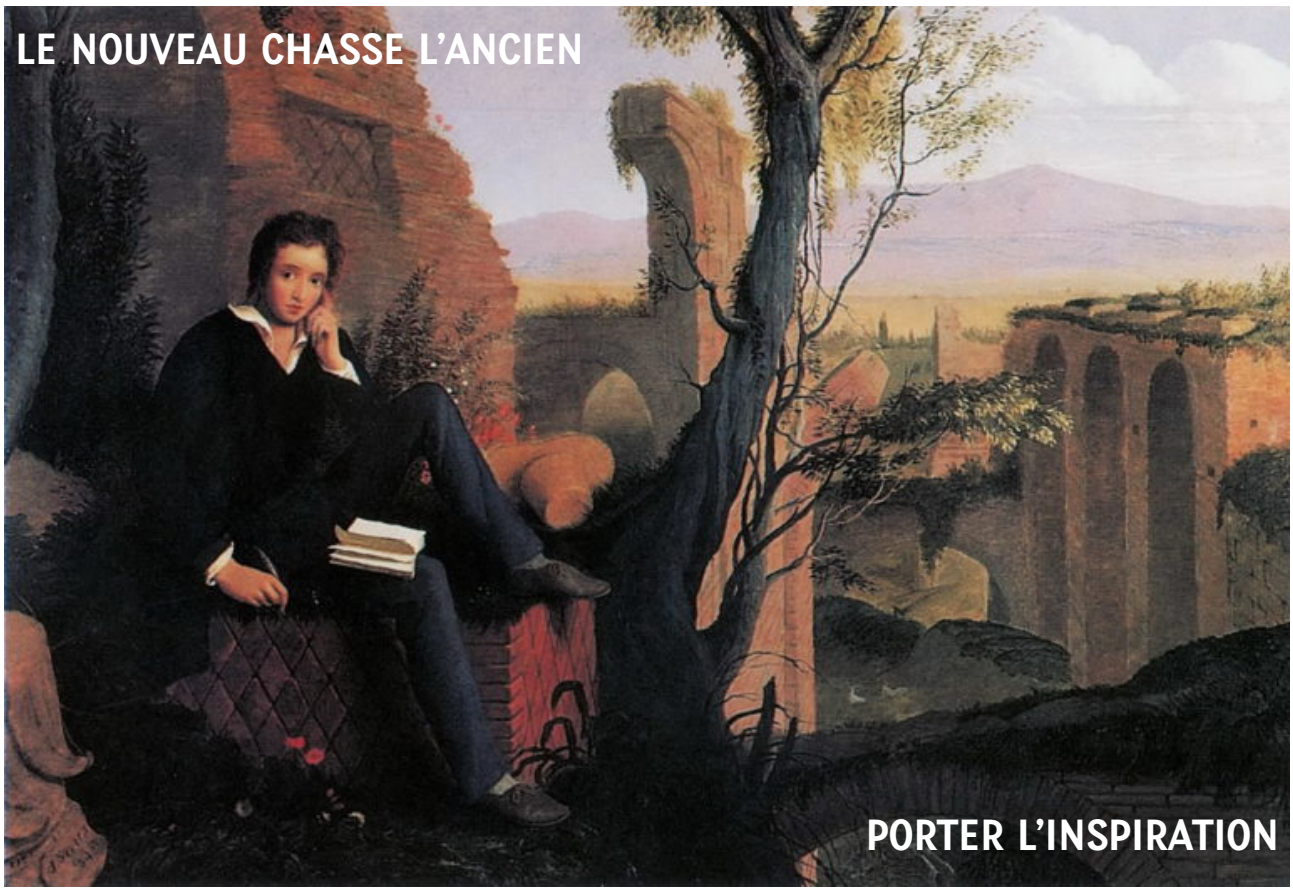
Se pose aussi bien entendu, la question animale. On a ici une vaste entrée qui permet d'aller à la compréhension de la Biosphère de manière démocratique. La question animale se pose immanquablement dans la vie quotidienne de chacun : ce peut être le visionnage d'un documentaire sur un abattoir, une promenade en forêt gâchée par des chasseurs, le fait de se confronter à la situation d'abandon d'animaux de compagnie, la présence d'un laboratoire d'expérimentation sur des animaux, l'organisation de corrida ou de feria dans sa ville, etc.

Ce qui compte ici, c'est que la sensibilité est heurtée, que se dessine un sentiment de honte, de révolte, et que ce sentiment, on se retrouve forcément à plusieurs à le partager. Une certaine surface existe donc pour se confronter à cette question de manière collective. Et dans cette confrontation, se forme la nécessité, le besoin, d'approfondir la théorie afin de densifier la pratique. Une base favorable à la révolution se constitue ainsi.

Comme le rapport à la Biosphère est général, on peut l'atteindre par les milliers de facettes qu'offre notre vie quotidienne où se reflètent autant de contradictions. On peut s'y confronter de toutes les manières possibles : l'épandage de pesticides par un viticulteur près d'habitations ou d'une école, la destruction d'une zone humide dans le cadre d'un chantier, la pollution de l'air, la consommation d'huile de palme. Toutes ces facettes particulières permettent d'ouvrir un espace de confrontation sur le plan de la pratique, et d'aller à la compréhension de la Biosphère sur le plan de la théorie.

Pour inspirer chacun sur ces démarches, voici quelques ressources utiles :

- Concernant le véganisme, on trouve beaucoup d'associations militantes qui produisent des ressources intéressantes qui peuvent être pratique. S'y engager pour un jouer le rôle d'un relais peu avoir son utilité. Une vigilance théorique s'impose comme on l'aura bien compris, et de ce point de vue, on pourra lire avec un intérêt significatif le site https://laterredabord.fr/
- Concernant la question animale, là encore on trouve beaucoup d'associations organisées qui peuvent avoir un intérêt, comme One Voice ou AVA (Abolissons la Vénerie Aujourd'hui). On lira pour alimenter la réflexion avec intérêt le dossier proposé par le blog d'information « A Gauche » : https://agauche.org/animaux/



LECTURES

« Pour la première fois dans l'histoire de la Terre, la migration biogène [des atomes] due au développement de l'action de la technique a pu avoir une signification plus grande que la migration biogène déterminée par la masse de la matière vivante.

En même temps, les migrations biogènes ont changé pour tous les éléments. Ce processus s'est effectué très rapidement dans un espace de temps insignifiant.

La face de la Terre s'est transformée d'une façon méconnaissable et pourtant il est évident que l'ère de cette transformation ne fait que commencer. »

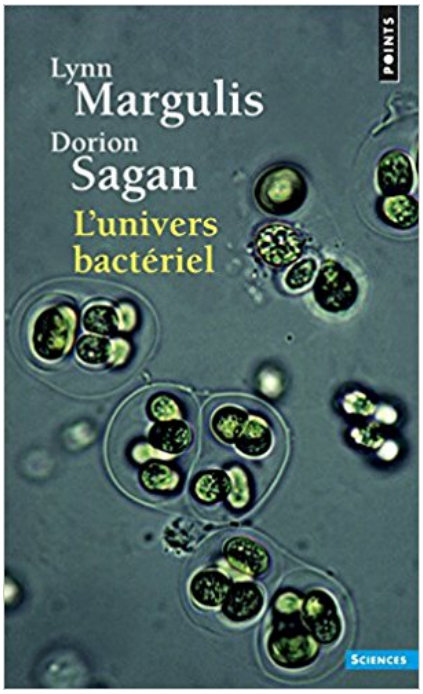
Vladimir Vernadsky, L'évolution des espèces et la matière vivante, 1928

Vladimir Vernadsky, Ukrainien de l'empire russe, puis de l'URSS et de Lénine et Staline, est l'un des plus éminents scientifiques du XXe siècle, qui a étudié la transformation de la planète sous l'effet de l'action de la matière vivante.

Ce faisant, il a constaté l'accroissement du CO^2 en raison des activités humaines, et ce dès 1924 ; il a théorisé le rôle de l'humanité comme force géologique.

Forgeant le concept de biosphère et présentant les traits généraux de la transformation de la matière, en rapport étroit avec le principe de l'asymétrie moléculaire découvert par Louis Pasteur, il affirme l'expansion de la matière vivante et l'affirmation d'une humanité à ce service, en assumant une conscience planétaire.

C'est un grand mérite du site materialisme-dialectique.com d'avoir dès 2011 remis en avant la figure et l'apport théorique de ce grand savant soviétique de manière visionnaire. Il est donc bienvenu d'accompagner la lecture de l'ouvrage phare de Vladimir Vernadsky avec les ressources disponibles sur ce site, permettant d'en assimiler la compréhension de la façon la plus approfondie possible.



On pourra aussi prolonger cette lecture par la découverte et l'étude des travaux de la grande biologiste américaine Lynn Margulis (1938-2011), spécialiste en particulier des bactéries, ces génies de l'évolution, et de la symbiogenèse. Ses travaux s'inscrivent dans l'héritage de ceux de Vladimir Vernadsky et méritent donc qu'on y porte un intérêt significatif. L'ouvrage L'univers bactériel écrit avec son fils se présente comme une histoire du vivant sous l'angle bactérien.

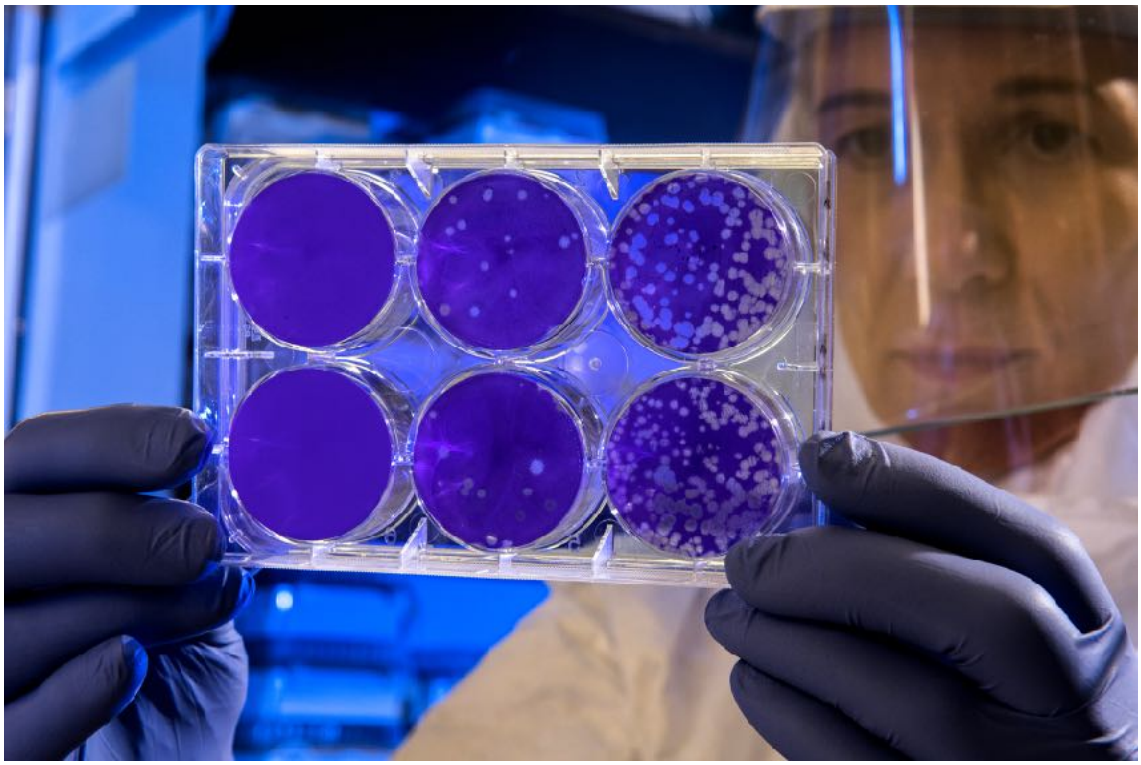
Lynn Margulis a bâti une théorie de planète symbiotique, tout à fait en accord avec les conceptions de Vladimir Vernadsky, selon laquelle toutes les formes de matière, dont la vie, sont reliées, en interaction, évoluant vers toujours plus de complexité dans un processus continuel apportant la nouveauté par bonds buissonants.

MÉDITATION

(1) LES VIRUS ET LA FRONTIÈRE DE LA MATIÈRE VIVANTE.

Les virus, organismes les plus présents sur Terre, ne se laissent comprendre que dans leur rapport aux êtres vivants ; ils ne sont en effet pas en mesure d'effectuer des processus métaboliques, car ils ne possèdent aucun des mécanismes physiologiques nécessaires à la mise en œuvre de ces processus. Ils ne peuvent d'eux-mêmes ni se reproduire, ni s'alimenter.

Un virus consiste tout simplement en une capsule de protéine protégeant un ADN ou ARN. Il ne peut se reproduire qu'au moyen d'un hôte, dont il détourne une partie du fonctionnement à son profit. Ce faisant, il peut également provoquer une intrusion de son propre code génétique dans celui de son hôte. Les virus, de par leur diffusion massive sur la planète, sont une clef dans les échanges biochimiques ; au moins 8 % de l'ADN de l'homo sapiens est d'origine virale. Le placenta doit son fonctionnement à de l'ADN viral. Ce fait ruine à lui seul, de manière totale, les conceptions bourgeoises de l'hérédité comme « fixe », figée, séparée de la réalité, etc.



Les virus forment, concrètement, un pivot dans le développement plus complexe de la matière. Cette matière relève toujours de l'unité universelle des processus ainsi que du caractère qualitatif du mouvement, tout en se réalisant de manière particulière et en passant par la quantité.

Il faut saisir qu'il n'existe rien de séparé et que rien ne régresse dans son développement. Ce qu'on appelle « maladie » est donc défini de manière impropre, car les effets négatifs sont tout à fait secondaires par rapport à l'aspect principal s'inscrivant dans le processus général de complexification de la matière, qui passe par la mise en rapport dialectique.

Seule une petite minorité de virus sont ainsi pathogènes pour l'être humain, alors qu'ils forment un aspect matériel de la plus haute importance. C'est une expression du développement inégal.

Les types de populations virales dans l'océan sont d'au moins 200 000 et il est tablé qu'il y en aurait un milliard. Dans l'océan, le nombre de virus par millilitre d'eau est estimé à entre un et cent millions. Ces virus jouent dans l'océan un rôle essentiel dans leur rapport aux bactéries et aux être vivants ; leur rôle est encore méconnu, mais il apparaît qu'ils régulent la population bactérienne, celle des micro-algues et même des êtres vivants.

Autrement dit, la décomposition conséquente à l'activité des virus a une activité biogéochimique, jouant sur l'alimentation dans les océans, les équilibres des êtres s'y trouvant, neutralisant le développement des bactéries, ayant une fonction essentielle dans la présence du CO2 sur Terre par l'activité dans le cycle du carbone (en capturant le carbone pour en faire des sédiments dans les fonds marins).

De nombreux éléments chimiques sont ici encore en jeu dans l'activité des virus dans l'océan (phosphore, soufre...) et les recherches sont nouvelles, datant de la toute fin du 20e siècle et du tout début du 21e siècle. Il a fallu attendre les années

1930 pour être en mesure de voir les virus, au moyen des microscopes électroniques ; ce n'est qu'au début du 21e siècle que les virus apparaissent, tout comme leurs bactéries, comme un domaine scientifique incontournable.

Si cette affirmation est vraie sur le plan des études pratiques, le matérialisme dialectique avait déjà constaté la nature des virus au début des années 1950, dans le cadre de l'URSS socialiste dirigé par Staline, et s'était posé la question de leur rôle dans les processus biogéochimiques :

« Les données de la science moderne avancée quant à l'essence et l'origine de la vie peuvent être brièvement résumée comme suit. Vivre n'est pas quelque chose d'aléatoire sur terre. La totalité de tous les êtres vivants sur terre – la biosphère – est un produit naturel du développement géochimique de la surface de la planète.

La biosphère continue de jouer un rôle essentiel et extrêmement important dans tous les autres processus géochimiques de la croûte terrestre, déterminant la nature de la formation rocheuse, la formation du sol, la composition de l'atmosphère et en général la répartition des éléments chimiques dans les couches supérieures de la croûte terrestre, de l'hydrosphère, de l'atmosphère.

Les organismes vivants, d'un point de vue géochimique, ne sont pas un fait accidentel dans le mécanisme chimique de la croûte terrestre ; ils constituent sa partie la plus essentielle et indissociable. Ils sont inextricablement liés à la matière inerte de la croûte terrestre, aux minéraux et aux roches… Les grands biologistes sont depuis longtemps conscients du lien inextricable qui relie le corps à sa nature environnante. » (V.I. Vernadsky, Essais sur la géochimie, Maison étatique de publication, 1927)

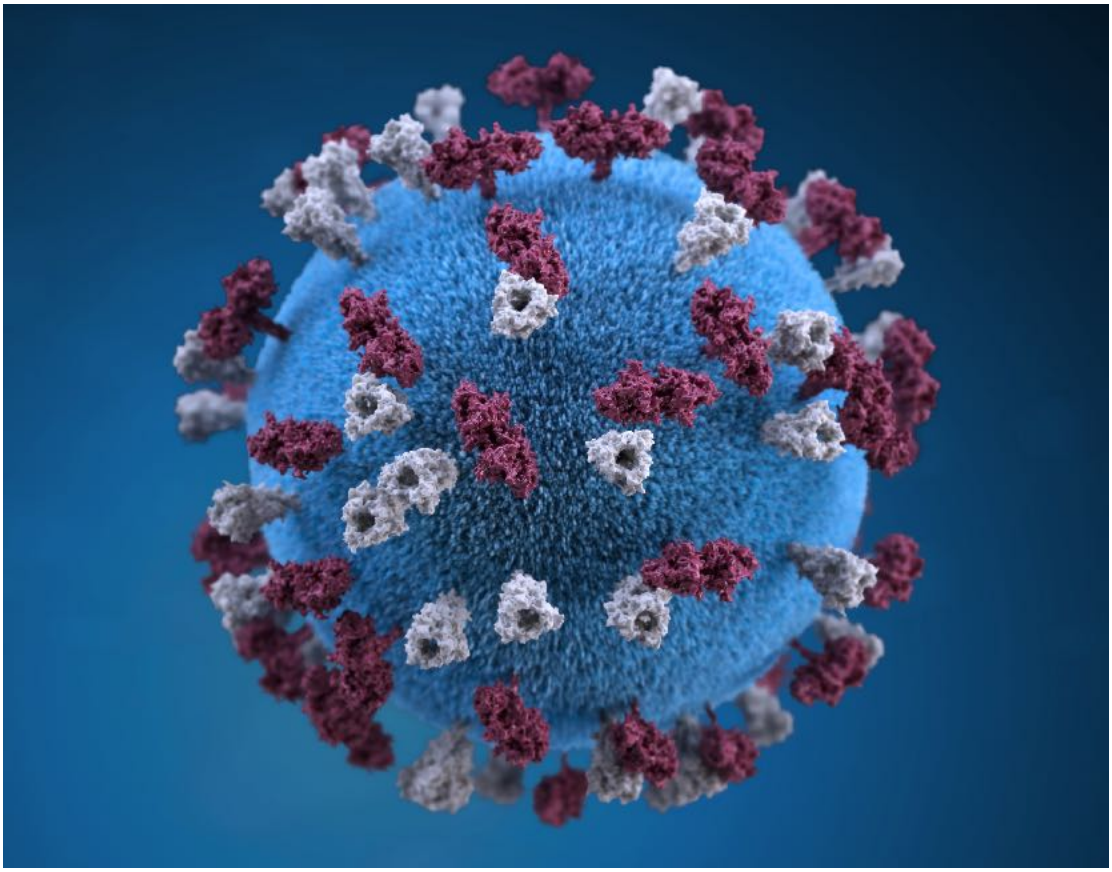
Le vivant est formé des mêmes éléments chimiques qui composent le reste, la partie minérale de la nature. La composition d'un corps vivant comprend presque tous les éléments chimiques (y compris radioactifs) du tableau périodique, certains en grande partie, d'autres en plus petites proportions. Mais quelle que soit la proportion quantitative de certains éléments chimiques dans la composition du protoplasme (leur présence dans les organismes n'est détectée que par analyse spectrale), ces derniers jouent cependant également un rôle important dans la vie de la protéine, leur absence entraîne la mort du corps.

Les sciences naturelles avancées modernes (astronomie, physique, chimie, biologie) ont complètement exposé les théories idéalistes de « l'éternité de la vie », de la « panspermie », etc. La vie sur terre est d'origine terrestre, résultat d'une synthèse naturelle extrêmement longue de substances organiques de plus en plus complexes. Le vivant est inséparable des conditions de son existence et n'est concevable que comme un produit du développement de ces conditions elles-mêmes. » La question qui se pose inévitablement ici est celle de placer le virus : s'agit-il d'un organisme relevant de la matière vivante ou bien de la matière inerte ?

Le virologue Konstantin Sukhov constate à juste titre, en 1950, dans la revue Questions de philosophie, que :

« L'auto-reproduction des particules virales marque leur capacité à s'assimiler et est une qualité qui les distingue fondamentalement des corps de nature inanimée.

En même temps, en raison de la simplicité de leur organisation, les virus conservent un certain nombre de propriétés qui les rendent extrêmement proches des substances moléculaires. À ce stade du développement de la matière vivante, la vie se révèle réversible, elle peut complètement s'arrêter et reprendre en fonction des conditions environnementales. »



Ce point de vue est essentiel, car il pose les virus « au milieu » de la matière inerte et de la matière vivante.Deux points de vue s'opposent ici, en effet, en URSS socialiste à l'époque de Staline, impliquant eux-mêmes toute une conception qui, si elle est erronée, ébranle la perspective scientifique elle-même. Si l'on dit que les virus relèvent de la matière inerte ou de la matière vivante, il y a en effet une validation obligatoire d'un point de vue parallèle. La question se pose de la manière suivante : soit on dit que les virus ne sont pas vivants, mais des sous-produits de la vie, qu'ils sont des formes vivantes à la base mais ayant dégénéré et ayant tout perdu sauf leur ADN. Cela les place dans un rôle subordonné, conséquent au développement de la matière vivante et les ramenant à la matière inerte.

Soit on dit, à l'inverse, que les virus relèvent du processus de la vie elle-même, qu'ils sont là dès le départ dans ce processus. Le biochimiste soviétique Alexandre Oparine (1894-1980) considérait par exemple que cette seconde conception était erronée, car elle reviendrait à considérer que les virus seraient une « brique » de la vie, ce qui aboutirait à une conception métaphysique d'un « créateur » à l'origine d'une telle brique.

Oparine s'opposait ici de manière frontale à Vernadsky. Oparine raisonnait en termes de « soupe primordiale » où la matière vivante est de la matière inerte connaissant un saut, alors qu'inversement Vernadsky considérait que l'univers avait toujours connu une opposition entre matière vivante et inerte.

Pour autant, Vernadsky n'avait toujours pas tranché la question des virus en 1938 ; il formulait alors la problématique de la manière suivante dans Matière inerte, corps vivants et biosphère :

« On n'a jamais observé de génération spontanée d'un organisme vivant à partir de corps inertes : le principe de F. Redi (toute vie vient de la vie) n'est jamais violé. Le concept de corps naturels inertes (morts) et vivants en tant qu'objets naturels bien distincts est une notion ancienne, enseignée au long des millénaires – un concept relevant d'un sain bon sens. Il ne peut pas être mis en doute et est clairement intelligible pour tous. Après des siècles de travaux scientifiques, on n'a relevé que très peu de cas douteux où l'on se demande si un corps naturel spécifique doit être considéré comme un corps vivant ou inerte, ou encore si un phénomène naturel donné est une manifestation de processus vivants ou non vivants. La question des virus relève de ces rares cas et c'en est sans doute l'illustration la plus profonde. »

Le problème est le suivant. Oparine a raison de dire qu'il ne saurait exister une frontière absolue entre matière vivante et matière inerte : ce serait là un idéalisme absolutiste. Cependant, il découle de son raisonnement que les virus seraient une régression, or un processus régressif n'est pas possible, car s'opposant au principe

du mouvement dialectique. Vernadsky a ainsi raison de voir en les virus un problème théorique, mais il se voit lui-même bloqué par son positionnement opposant unilatéralement matière inerte et matière vivante.

Il n'est pas de phénomènes vitaux relatifs aux virus. Il semble donc que les virus ne relèvent pas de la vie, de la matière vivante.

Cependant, en même temps, les virus ont un ADN ou un ARN, ce que n'a pas la matière inerte. Les virus sont capables d'avoir un rapport direct avec la matière vivante, alors que la matière inerte a un rapport indirect.
C'est là qu'est la clef. Vernadsky a tort d'opposer la matière vivante à la matière inerte, mais Oparine a tort de les assimiler en disant que l'un vient de l'autre. En effet, en faisant ainsi, il oppose lui-même l'un à l'autre et revient à l'idéalisme unilatéral de Vernadsky.

Ce dernier est d'ailleurs plus matérialiste malgré son idéalisme, car il reconnaît la dignité du réel : en opposant dans le passé la matière vivante à la matière inerte, il a tort, mais en les opposant aujourd'hui il a raison car cela lui permet de comprendre leur combinaison, leur rapport dialectique dans un ensemble qui est la Biosphère.
En opposant l'une à l'autre, Oparine est matérialiste car il dit que la matière vient de la matière, mais il perd la dialectique car il sépare la matière vivante de la manière inerte de manière unilatérale et par conséquent rate le saut fait par la matière. Son point de vue est ainsi régressif par rapport à celui de Vernadsky, car il brise l'unité de la matière et arrive à un schématisme abstrait où la matière inerte serait restée somme toute « en arrière ».

Les virus sont, dans un tel cadre, la preuve du saut de la matière et au cœur de la contradiction qu'implique ce saut. Les virus ne sont pas soit de la matière inerte soit de la matière vivante, ils représentent l'expression du développement inégal dans le saut de la matière amenant l'existence de la matière vivante. Les virus sont le nexus de l'inerte et du vivant, de la diffusion de la complexification de la vie (par la transmission d'ADN) et de la mort (par les maladies et les activités bactériophages, massifs dans l'océan).Les virus sont fixes, ils ne changent pas de taille, et pourtant ils peuvent se transformer, se recombiner. Ils ont du matériel génétique mais ne peuvent pas se reproduire d'eux-mêmes. Ils ont une forme relevant de la minéralogie mais sont tournés vers le vivant. Les virus sont le nexus du rapport entre la vie et la mort, et à ce titre une clef pour la compréhension du développement de la matière vivante telle qu'on la connaît.

La « soupe primordiale » dont parle Oparine ne saurait exister dans le passé seulement, une telle lecture est anti-dialectique. En réalité, il n'y a pas de négation de la négation, de cassure rejetant l'héritage du passé, et la soupe existe, encore, ayant connu des sauts qualitatifs. Les virus se situent au cœur de la contradiction de cette soupe où la matière vivante et la matière « inerte » à la fois s'attirent et se repoussent, en tant que contraires.

(2) L'HUMANITÉ, UN ENFANT NATUREL DU SOLEIL.

Pour finir, nous proposons de prendre quelques minutes pour contempler et méditer cette peinture de Jules Breton intitulée « à travers champs ».

Le peintre Jules Breton (1827-1906) n'est pas aujourd'hui un artiste très connu. La bourgeoisie de notre époque l'a totalement délaissé par rapport à d'autres peintres comme Vincent Van Gogh par exemple, qui pourtant a largement été inspiré en se lançant comme peintre par Jules Breton. Ce serait même en ayant vainement essayé de rencontrer à son propre atelier pour discuter de son travail qu'il se serait décidé à devenir peintre.

Jules Breton donc vient d'une famille de petits notables du département du Pas-de-Calais, plus précisément de la ville industrielle de Courrières, connu pour le catastrophique accident survenu le 10 mars 1906 dans les mines. Cet accident survenu suite à l'inflammation de poussières de charbon, dévasta 110 km de

galeries et provoqua la mort de plus de 1000 ouvriers. Le principe du repos hebdomadaire en France a été imposé suite aux soulèvements et à la vague de protestation entraînés par cette catastrophe.

Jules Breton a donc oeuvré dans un milieu fortement marqué par l'industrialisation de sa région. Les membres de sa famille gravitent politiquement dans le radical-socialisme typique de la petite-bourgeoisie locale et marquée par la Révolution de 1848. Son père a été maire de Courrières et son neveu, Jules-Louis Breton, a été député, sénateur et ministre républicain-socialiste, connu pour avoir lancé le premier salon des Arts Ménagers en 1923.

De par son milieu comme par sa formation, il a développé un style porté vers le réalisme naturaliste, tourné vers les campagnes et le rapport à la nature anthropisée à laquelle il a voulu rendre hommage et dignité, sous une forme idéalisée. Il a ainsi peint toute une série de tableaux mettant en scène des femmes des campagnes, travaillant ou le plus souvent ayant fini le travail. L'atmosphère baignée d'une lumière crépusculaire de ces scènes de travail féminin et agricole est très appréciée aux Etats-Unis d'Amérique. Le tableau ici présenté est d'ailleurs exposé aujourd'hui au fameux Brooklyn Museum of Art à New York, une des principales institutions culturelle de la vlle.

Bien entendu, Jules Breton est donc un artiste très typique de son époque et de son milieu radical-socialiste, porté à l'idéalisation et empreint d'un certain classicisme héroïsant. Mais toutefois avec une sincérité authentique qui donne à ses tableaux un caractère méditatif cherchant à affirmer la dignité du peuple dans son quotidien.

L'oeuvre présentée ici, date de 1887, alors que l'artiste a déjà affirmé clairement son style et sa sensibilité, c'est une oeuvre de maturité. On l'a intitulée « Retour du travail » ou le plus souvent « A travers champs » de manière plus poétique. On y distingue en contre-jour trois paysannes, chargées de leurs outils et de ballots et semblant revenir chez elles à travers un champ de pomme de terre dont les tiges

sont en fleurs, alors que deux autres personnages sont encore affairés en arrière-plan.

D'une certaine manière, on perçoit ici avec notre regard contemporain l'arriération des campagnes françaises de cette époque. Malgré l'impression de tranquillité qui se dégage de l'oeuvre, on ne doit pas céder à une idéalisation romantique de la vie des campagnes avant la mécanisation. On devine d'ailleurs toute la fatigue et la peine des trois femmes mises en avant, avec un caractère à la fois réaliste, mais aussi avec une certaine idéalisation romantique héroïsant cette lutte face à la nature dont nous avons parlé tout au long de ce numéro. Il faut se départir de cet aspect. Ce n'était d'ailleurs peut-être pas forcément le propos de l'auteur, mais cela est un biais typique de notre époque, nourrissant la réaction.

En revanche, une des grandes forces de ce tableau est la présence du soleil couchant, inondant de lumière la scène. En quelque sorte, il est la « machine » principale du tableau, qui littéralement illustre la « respiration » de notre planète : son cycle journalier impose celui du travail, comme celui de la pousse des plants de pomme de terre, dont les tiges fleuries semblent s'élancer vers la lumière, synthétisant celle-ci pour croître et permettre de fournir l'alimentation récoltée par ces paysannes.

En ce sens, il est intéressant de noter qu'on ne voit pas ici d'exploitation animale et que si le travail humain est laborieux, il n'est pas présenté sous la forme non plus d'une exploitation aliénante. La nourriture produite est végétale et directement fondée sur l'énergie solaire et la croissance minérale des plantes. Ce rapport offre une méditation intéressante sur la technologie et la science.

Le matérialisme dialectique, fondé sur l'expérience et la pratique ouvrière dans les campagnes comme dans les industries, met justement en avant l'importance de développer la science et les technologies en conformité avec le fonctionnement énergétique de notre planète comme biosphère, en se basant sur ses cycles, ses

mouvements, sa « respiration » minérale, végétale ou animale et surtout sur la puissance gigantesque de notre étoile.

Cette lumière qui rayonne à travers ce champs de pommes de terre fleuries, à travers le travail de ses paysannes et à travers la fin de cette journée dans une campagne française du XIXe siècle, nous montre toute la beauté sensorielle de la vie sur notre planète. Toute la dignité de l'Humanité comme partie de la matière vivante enfantée par le soleil. Toute la place que nous allons retrouver en avançant toujours plus dans la connaissance, dans le socialisme, vers le communisme, vers la biosphère...

Ligne Classique est une revue trimestrielle qui se présente sous la forme d'un cahier d'articles étudiant un thème sous un angle matérialiste dialectique.

.

Il est profité des sites :

Pour la Belgique :

https://centremlm.be/

Pour la France :

https://materialisme-dialectique.com/

n°1 juin 2020